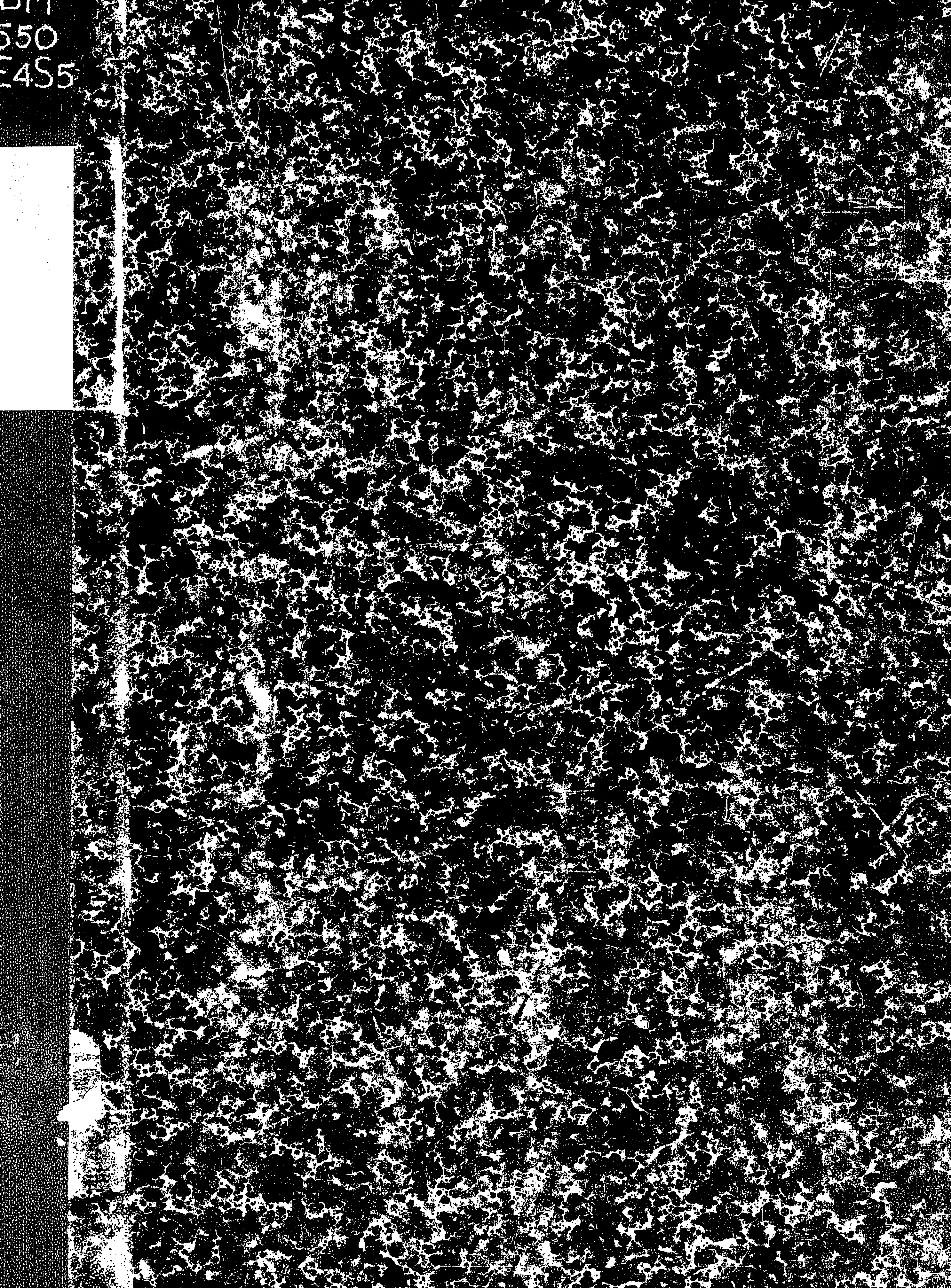


BM
550
E4S5


Cres-
cat Sci
entia
Vita
Exco-
latur

LE
MANUSCRIT HÉBREU N° 1408
DE
LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR

M. MOÏSE SCHWAB
CONSERVATEUR ADJOINT HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TIRÉ DES NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES
TOME XXXIX



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCCXIII

TIRAGES À PART

DES

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

EN VENTE

À LA LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11, À PARIS.

AMÉLINEAU (E.). Notices des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament, avec six planches (1895)............. 4 fr. 70

BABELON (E.). La théorie féodale de la monnaie (1908)......................... 3 fr. 20

BABIN (C.). Rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik (Troie), avec deux planches (1892)......................... 2 fr.

BARTHÉLEMY (A. DE). Note sur l'origine de la monnaie tournois (1896)............. 0 fr. 80

BERGER (Ph.). Mémoire sur la grande inscription dédicatoire et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du temple d'Hathor-Miskar à Maktar (1899)..................... 4 fr.

— Mémoire sur les inscriptions de fondation du Temple d'Esmoun à Sidon (1902)... 3 fr. 20

BERGER (S.). Notice sur quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament (1893). 1 fr. 70

— Un ancien texte latin des Actes des Apôtres, retrouvé dans un manuscrit provenant de Perpignan (1895)..................... 2 fr.

— Les préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate; mémoire posthume (1902)...................... 3 fr. 50

CAGNAT (R.). Les bibliothèques municipales dans l'Empire romain (1906)............ 2 fr. 10

— Les deux camps de la légion IIIe Auguste à Lambèse, d'après les fouilles récentes (1908). 4 fr.

— La frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine (1912)............ 3 fr.

CAPITAN (Dr). Quelques caractéristiques de l'architecture maya dans le Yucatan ancien (1912).............................. 1 fr. 50

CARRA DE VAUX (Baron). Le livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques par Philon de Byzance, édité d'après les versions arabes et traduit en français (1902) .... 8 fr. 50

CARTON (Dr). Le théâtre romain de Dougga, avec dix-huit planches (1902)........... 10 fr.

— Le sanctuaire de Tanit à El-Kénissia (1906) .... 9 fr. 20

CHABOT (Abbé J.-B.). *Synodicon orientale*, ou Recueil de synodes nestoriens (1902).... 30 fr.

CHAVANNES (Éd.). Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale, d'après les estampages de M. Ch.-E. Bonin (1902).............. 6 fr.

CORDIER (H.). Un interprète du général Brune et la fin de l'École des Jeunes de langues (1911)............................. 4 fr.

CROISET (Maurice). Observations sur la légende primitive d'Ulysse (1910)............ 2 fr.

CUMONT (Franz). La théologie solaire du paganisme romain (1909)................. 1 fr. 70

CUQ (Éd.). Le colonat partiaire dans l'Afrique romaine, d'après l'inscription d'Henchir Mettich (1897).......................... 3 fr.

— Le sénatus-consulte de Délos de l'an 166 avant notre ère (1912)................ 1 fr. 70

— Un nouveau document sur l'Apokeryxis (1913).. .... 2 fr. 60

DELABORDE (H.-F.). Les inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu (1900).......................... 3 fr. 50

DELISLE (L.). Notice sur un psautier latin-français du XIIe siècle (ms. latin 1670 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale), avec fac-similé (1891)................ 1 fr. 10

— Anciennes traductions françaises du traité de Pétrarque *sur les remèdes de l'une et l'autre fortune* (1891)..................... 1 fr. 40

— Notice sur la chronique d'un anonyme de Béthune du temps de Philippe Auguste (1891)......................... 1 fr. 70

— Fragments inédits de l'histoire de Louis XI par Thomas Basin, tirés d'un manuscrit de Gœttingue, avec trois planches (1893).. 2 fr. 60

— Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes, avec six planches (1896). 6 fr. 50

— Notice sur la chronique d'un dominicain de Parme, avec fac-similé (1896)........ 2 fr.

— Notice sur un livre annoté par Pétrarque (ms. latin 2201 de la Bibliothèque nationale), avec deux planches (1896)............. 1 fr. 70

— Notice sur les Sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan (1896)............. 0 fr. 80

— Notice sur un manuscrit de l'église de Lyon, du temps de Charlemagne, avec trois planches (1898).......................... 1 fr. 70

— Notice sur une *Summa dictaminis*, jadis conservée à Beauvais (1898)............. 1 fr. 70

— Notice sur la Rhétorique de Cicéron, traduite par maître Jean d'Antioche, avec deux planches (1899).................... 3 fr. 50

— Notice sur un registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de Paris, pendant les années 1505-1533 (1899).......... 3 fr. 80

— Notice sur les manuscrits du «Liber Floridus», de Lambert, chanoine de Saint-Omer (1906) .... 8 fr. 60

— Le livre de Jean de Stavelot sur saint Benoît (1908)......................... 2 fr.

— Enquête sur la fortune des établissements de l'Ordre de Saint-Benoît en 1338 (1910). 3 fr.

DELOCHE (M.). Saint-Remy de Provence au moyen âge, avec deux cartes (1892)...... 4 fr. 40

— De la signification des mots *pax* et *honor* sur les monnaies béarnaises et du *s* barré sur des jetons de souverains du Béarn (1893). 1 fr. 10

(*Voir la suite à la page 3 de la couverture.*)

LE
MANUSCRIT HÉBREU N° 1408
DE
LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LE MANUSCRIT HÉBREU N° 1408 DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PAR

M. MOÏSE SCHWAB
CONSERVATEUR ADJOINT HONORAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TIRÉ DES NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES
TOME XXXIX



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCCXIII

LE
MANUSCRIT HÉBREU N° 1408
DE
LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

L'acquisition récente du manuscrit qui a reçu le n° 1408 dans le fonds hébreu de la Bibliothèque nationale est une des plus heureuses qu'ait faites depuis longtemps le Département des manuscrits. À plusieurs titres, ce manuscrit, bien qu'il soit incomplet du commencement et de la fin, mérite de retenir l'attention, au moins autant que les n°s 1380 et 1388, qui ont été analysés ici[1]; il est de grande valeur pour l'histoire littéraire de la France, pour la linguistique grecque et romane, pour la paléographie.

C'est un volume sur parchemin, qui contient 194 feuillets de format petit in-4° et un morceau fragmentaire, les uns à deux colonnes (fol. 1-38 et 47-88, puis 175 à 194), les autres à longues lignes (fol. 39-46 et 89-174), d'écriture rabbinique primitive, en partie du XIIIe siècle, en partie du XIVe. Il constitue une sorte d'encyclopédie religieuse, un כל בו (littéralement : « il y a de tout »), composée d'extraits tirés des contemporains du compilateur de ce texte. Quel est l'auteur? Son nom figurait peut-être sur les premières ou sur les dernières pages du volume, qui ont disparu. On voit aisément, en feuilletant l'œuvre, que l'écrivain, né sur les bords du Rhin, était un disciple des écoles du Nord de la France, et il se peut bien que ce soit Eliézer ben Yoél Halévy, de Bonn, pour peu que l'on tienne compte des noms de savants dont l'auteur invoque l'autorité. Cet Eliézer[2] est né vers 1160, ou au plus tard en

(1) *Not. et extr. des Man.*, t. XXXVI (1899), p. 267-314, et t. XXXVIII (1903), p. 1-25.

(2) Voir H. Gross, *Monatschrift für Geschichte u. Wissenschaft des Judenthums*, t. XXXIV (1885), p. 303 et suiv., 367, 505, 555, XXXV (1886), p. 24 et 74.

1165, et mort vers 1235. Ceux qu'il cite contribuent, d'une part, à fixer le pays natal de l'écrivain, et d'autre part ils font connaître quels ont été ses maîtres, comme on va voir. Dans le même fonds hébreu se trouvait déjà un recueil similaire, mais bien plus restreint, faisant partie du manuscrit n° 187 (fol. 55 à 77). Le premier fragment de ce recueil est intitulé : סדר הלכות תשובה, par R. Eliézer, qui n'est pas spécifié par un ascendant; ce nom est heureusement complété par l'indication exacte dans la Table d'auteurs du Catalogue des manuscrits hébreux, qui donne le nom Eliézer de Worms. C'est une copie datée de l'an 1505.

I. ONOMASTIQUE [1].

Au fur et à mesure qu'il traite un sujet, le compilateur de notre manuscrit cite les avis divers émis sur tel ou tel point, et nomme les auteurs.

Fol. 2ª, col. 1 : אֲבִי הָעֶזְרִי (avec un point sur chaque lettre), plus connu sous l'abréviation ר'א'ב'י'ה. La lettre א doit être l'initiale du prénom Eliézer, puisque plus loin, même colonne, on lit : ואני אליעזר « et moi Eliézer suis d'avis, etc. ». Puis, ayant cité Raschi, le chef d'école à Troyes, il dit : « mon père R. Yoél Halévi ben R. Isaac [2] permet la consommation. . . ». Il est mort en 5024 (= 1264). Ce R. Yoél est cité encore plus loin, fol. 3ᵇ, col. 2 : כך פירש אבא מרי רבי יואל הלוי.

Ibid., col. 2 : Gerson de Metz, surnommé « la lumière de l'exil », ben Juda. C'était le plus brillant représentant du mouvement scientifique en Lorraine, pays qui formait le trait d'union littéraire entre l'Allemagne et la France. Originaire de Metz (né en 950, mort vers 1028), il émigra à Mayence et dirigea bientôt l'école talmudique fréquentée par de nombreux disciples de divers

(1) Partie traitée avec le précieux concours de M. Liber.

(2) Les הלכות de ר'א'ב'י'ה sont à la Bodleiana d'Oxford, n° 637, en un manuscrit moderne, écrit en 1704. C'est un commentaire sur des questions de casuistique, selon l'ordre des traités du Talmud (ms. David Oppenheim, n° 675 F). — À Parme, le ms. hébreu 392 contient, en premier lieu, le livre אֲבִי הָעֶזְרִי; ce titre est transcrit par le bibliographe J. B. de Rossi (*Mss. codices hebraici*, t. II, p. 18-19) : Avi hozeri. En second lieu, il y a le « Livre de ce qui est défendu et de ce qui est permis », איסור והיתר, d'Isaac de Düren. Ensuite viennent des règlements et recueils d'actes religieux. Ce manuscrit du xvᵉ siècle est donc apparenté au nôtre.

pays, tels que Juda b. Moïse de Toulouse, Siméon l'ancien, oncle maternel de Raschi, et bien d'autres savants notoires [1].

Fol. 3^b, col. 1, il est dit : « Ainsi l'a entendu R. אב״ה au nom de son père R. Yoël. » C'est le R. Eliézer précité; puis est nommé רשב״ט, dont les initiales sont celles du rabbin R. Samuel fils de Natronaï, de Bonn.

Plus loin, l'auteur invoque l'autorité de R. Calonymos ben R. Schabtaï de Spire, celle de son aïeul, זקני ראבן (souvent cité) [2], puis celle de R. Juda Hacohen et de R. Isaac b. R. Eliézer Halévi, de Worms. Or ledit Juda, dont le nom complet est Juda ben Meir Haccohen, élève de R. Gerson de Metz, est surnommé tour à tour Leon, Leonte, Leontin, Sire Leon; il demeurait peut-être en France, puisqu'une de ses lettres s'occupe d'une question purement locale de la communauté de Troyes, ce qui prouve qu'il était au courant des affaires des Juifs français.

Ibid., col. 2 : Une opinion de R. Yoël (voir plus haut, sur fol. 2^a, col. 1) est confirmée par l'avis de ר׳ שמואל הלוי בר מאיר « R. Samuel Halévi fils de R. Meir », nom nouveau pour cette époque lointaine; car il est bien entendu qu'il ne faut pas le confondre avec son homonyme : רשבם.

Fol. 7^b, col. 1 : R. Isaac ben Mordekhaï; ce n'est pas « Maestro Petit de Nyons », auteur des *Azharot*, ou énumération des 613 lois mosaïques, qui sont imprimées dans le Rituel de Carpentras (édit. Amsterdam), et de commentaires bibliques (ms. de la Bodleiana, n° 2679, art. 6), mais plutôt son homonyme de Ratisbonne, qui vivait au XIIe siècle (Michael, אור החיים, n° 1082).

Ibid. : רבי « Notre maître [3] » רבא׳, cité aussi fol. 27^b, abréviation qui doit désigner ici Isaac b. Ascher Halévy, de Spire. Puis, après l'avis des « gens de Cologne », celui de R. Samuel ben Meir, de Ramerupt, habituellement désigné sous le vocable abréviatif de Raschbam [4]. On trouve ce Samuel dans des villes diverses, à Château-Loudun, à Paris, à Caen, et probablement aussi à Dreux.

(1) Pour connaître en détail la vie et les œuvres de ce docteur, lire Gross, *Gallia judaica* (Paris, 1897), p. 299-304.

(2) C'est R. Eliézer b. Natan, de Mayence (XIIe siècle). Son אבן העזר a paru à Prague, 1610, fol.

(3) Épithète évidemment appliquée à un contemporain. Le י ponctué vise le possessif final, נו « notre ».

(4) D'une de ses œuvres, à l'état détaché du Talmud (ce qui est assez rare), il y a un exemplaire à Oxford, n° 186, art. 1.

Il enseigna également pendant un temps à Troyes, où il avait fréquenté, dans sa jeunesse, l'école de son grand-père Raschi [1].

Fol. 8^b, col. 1 : R. Amram et R. Eliakim. Ces deux noms, à défaut de désignation des ascendants, laissent le lecteur perplexe. Le premier est probablement le *Gaon* de ce nom, et le second est sans doute Eliakim b. Meschoullam Halévy, beau-père du tossafiste Isaac b. Ascher Halévi I [2].

Fol. 10^a, col. 2 : Rabbénou Tam (Jacob b. Meir), petit-fils [3] par sa mère de Raschi, directeur de l'école talmudique à Ramerupt, où il fut attaqué en 1147 par des croisés, qui le dépouillèrent de ses biens et le blessèrent grièvement.

Ibid. R. Meschoullam, très probablement M. ben Moïse de Mayence.

Fol. 10^b à 12^b : Une note est intitulée פסק ר"י « décision de R. Isaac », le tossafiste connu du Nord de la France; cette note est d'Isaac b. Samuel de Dampierre.

Fol. 14^a et fol. 15^a, col. 1 : R. Abraham b. David, nommé souvent *Rabad* (par abréviation), de Posquières, l'adversaire le plus violent de son compatriote Gerundi, ou Zeraḥya ben Isaac Halévi, de Lunel. Zeraḥia a composé l'ouvrage איסור והיתר (des lois alimentaires), dont traite le présent manuscrit [4].

Fol. 15^b, col. 2 : L'auteur raconte avoir entendu émettre un avis « de la bouche de R. Joseph b. Isaac, décédé depuis lors, lorsque notre maître R. Efraïm b. Isaac se trouvait à Worms. » Était-ce R. Joseph b. Isaac d'Orléans, un correspondant de R. Tam ? Peut-être.

Fol. 16^a, col. 1 : R. Zeraḥia. Il est aisé de reconnaître qu'il s'agit de Zeraḥia ben Isaac Halévi, appelé Gerundi (originaire de Gérone), puisque le compilateur de notre manuscrit le désigne comme auteur du *Sefer Maor*. Celui-ci, dans sa jeunesse, durant la première moitié du XIIe siècle, fréquenta l'école de Narbonne, puis demeura quelque temps à Lunel, où il écrivit son ouvrage *Maor* [5]. Ensuite est nommé R. Isaac מלכי צדק מסימפון, soit Isaac b. Malkicédek de Siponte en Italie (Michael, *op. cit.*, n° 1081).

Fol. 27^b : Nouvelle mention de R. Isaac b. Mordekhaï, déjà nommé fol. 7^b,

(1) Gross, *ibid.*, p. 637.

(2) Voir Gross, *Monatschrift*, XXXIV, p. 565.

(3) Frère dudit Raschbam, décédé en 1171.

(4) Toutefois au fol. 144^a est cité une autre œuvre, sous le même titre, relative à la Pâque, écrite par ראבי"ה.

(5) Gross, *loc. cit.*, p. 282, n° 9.

col. 1, et cette fois en ces termes : תוספ׳ רבי׳ יצחק בר מרדכי שכתב לפני רביבא. La mention finale, abrégée, de cette indication doit être expliquée par רבינו יצחק בר אשר, le même que le ריבא cité ci-dessus, fol. 7^b, col. 1.

Fol. 31^b, col. 2 au bas, et fol. 33^b, col. 2 au bas : « R. Meir d'Angleterre au nom de feu R. Simson ». Par « Angleterre », אינגלטירא, il est possible que l'auteur ait voulu désigner la ville de Norwich. En ce cas, la présente mention permettra de résoudre la question, posée jusqu'à présent, de savoir quel est l'auteur des Tossafot נורויש, d'autant plus que deux manuscrits de la bibliothèque Oppenheim nomment en toutes lettres R. Meir de Norwich[(1)]. Notre texte apprend que ce rabbi a composé des תוספות. Ce R. Meir (qu'il ne faut pas confondre avec un homonyme plus célèbre, mais postérieur, R. Meir de Rothenburg) était le maître de notre auteur, מורי ר׳ מאיר (fol. 29^b et fol. 154^b), vivant encore lorsque le pieux disciple lui souhaite de longues années : מפי הרב ר׳ מאיר שיחיה ויאריך ימים. L'indication « d'Angleterre » évite la possibilité d'une confusion.

Comme le nom paternel dudit R. Simson n'est pas donné, il faut bien se résigner à hésiter entre les contemporains célèbres, et, tout compte fait, admettre que c'est plutôt Simson b. Abraham de Sens (*Revue des études juives*, VI, 185).

Fol. 33^b, col. 1 : L'auteur nomme son oncle, מורי דודי, R. Joseph b. R. Meir. C'est peut-être Joseph b. Meir de Saulieu[(2)] (Côte-d'Or), qui correspondit, au milieu du XIIIe siècle, avec Jacob de Courson, localité des mêmes parages. Zunz (*Literaturgeschichte*, 487) nomme un rabbin de ce nom « oncle de Meir de Rothenburg ».

Fol. 34^a, col. 2, n° 114 : L'auteur raconte un fait survenu à « R. Salomon de Troyes ». C'est ainsi que les contemporains nommaient le célèbre Troyen, désigné ensuite (fol. 36^a, col. 1) par l'abréviation usuelle de Raschi, dont le nom complet est : R. Salomon b. Isaac. — Au fol. 56^b est cité le livre פרדס, qui, s'i n'est pas rédigé par Raschi, émane du moins de ses leçons, recueillies par ses disciples immédiats.

Fol. 38^b, col. 1 : R. Isaac de Troyes, qui ne saurait guère être le père du précédent, est mentionné pour avoir fait la remarque suivante : Le second

[(1)] Zunz, *Zur Geschichte*, p. 42. Cf. Gross, *Gallia jud.*, p. 138. — [(2)] Er. Renan, *Les rabbins français au commencement du XIVe siècle* (P. 1877), p. 441.

jour de la Création est considéré comme néfaste; il n'est pas désigné comme heureux pour Israel, כי טוב, en raison de l'eau de ce jour (sous-entendu : du baptême). Le même trait est cité ailleurs (Isr. Lévi, dans *R.É.J.*, XLIX, 34).

Ibid., col. 2 : « Mon maître feu R. Isaac de Vienne, מוינא ». Est-ce d'Autriche ou du Dauphiné? Est-ce le nom d'un quatrième savant de cette ville, qu'il faut ajouter aux trois autres donnés par la *Gallia judaica?* Ou est-ce l'auteur de l'*Or Zaroua,* qui a vécu vers l'an 1300 en Autriche?

Fol. 57[a], il est dit que « R. Ḥiskiyya posa une question au nom d'Avigdor Hacohen ». C'est probablement R. Ḥiskiyya b. Jacob de Magdebourg, consultant d'Avigdor b. Elie Hacohen, qui florissait vers 1240 (S. Kohn, *Mardochai ben Hillel,* p. 96 et 105). Ces relations infirment l'avis de Gross [1], disant de ne pas confondre Avigdor, de Wurzburg, avec Avigdor Hacohen.

Fol. 67[a] : « Tels sont les termes de R. Simson, dans ses notes sur le tr. *Zebaḥim,* chap. II. » Comme il s'agit d'annotations talmudiques, probablement marginales, il y a lieu de supposer que c'est Simson ben Abraham de Sens.

Fol. 67[b], en haut : « Mon maître, feu R. Juda Hacohen »; complétons : de Mayence.

Fol. 71[a] en haut, on lit ces mots : « Consulter la colonne qui précède le traité *Biccourim,* dans ma grande copie marginale, *Konteros.* » Comme cette note est d'une autre main que le reste du manuscrit, mais contemporaine par le mode d'écriture, il est impossible de divulguer l'anonymat de cette « copie ».

Fol. 92[a] : Consultation-réponse de R. Isaïe le grand, de Trani, savant qui, plus tard, fixa sa résidence à Vérone. La qualification de « grand » apparaît ici — à notre connaissance — pour la première fois au sujet de ce Rabbi, et ne se trouve pas dans les manuscrits de cet auteur à la Bibliothèque nationale (n[os] 217-218, 364-366, 660[2], 976[2]).

Fol. 108[b] : « Jusque-là ce sont les paroles de R. Simḥa... Voici maintenant la réponse de feu R. Yom Tob. » Il doit s'agir ici de Simḥa b. Samuel de Vitry, grand-père d'Isaac ben Samuel de Dampierre, auteur du recueil liturgique מחזור ויטרי. — Le nom Yom Tob est alors fréquent : on ne saurait guère le déterminer.

(1) *Monatschrift, l. cit.,* p. 557.

Fol. 112^b : « J'ai trouvé un avis exprimé au nom de R. Schmarya, qui l'a exposé au nom de ריבא הלוי, notre maître. » Ce nom de Schmarya désigne ici Schmarya b. Mordekhai de Spire, disciple du ריבא souvent invoqué ici (Kohn, *op. cit.*, 152).

Fol. 113^a, sont cités : R. Samuel, R. Eliézer de Prague, מפרגא, R. Juda Sire Léon (rappelé fol. 157^b), et R. Yeḥiel de Paris. Ce dernier est Yehiel ben Joseph, appelé Sire Vives. Originaire de Meaux, il succéda à Juda Sire Léon, vers 1224, comme chef de l'école talmudique à Paris[1]. Mêlé aux controverses religieuses soutenues devant saint Louis, il alla terminer ses jours en Palestine[2]. Il est aussi cité fol. 148^a et 166-168.

Fol. 137^b : « Consultations-réponses de notre maître Juda le pieux; que le souvenir de ce juste et saint soit béni! » C'est Juda ben Isaac appelé Sire Léon de Paris, maître du rabbin Yeḥiel précité, ou son demi-homonyme Juda b. Samuel le pieux, de Ratisbonne. La Bibliothèque nationale a, d'autre part (n° 335, art. 11, fol. 266^b), une « question » posée par R. Juda Ḥasid (le pieux) à R. Eliézer de Worms, avec réponse de celui-ci.

Fol. 146^b, on trouve, mais en écriture un peu plus récente que le reste, la désignation « notre maître Moïse fils de R. Maïmon ». C'est une appellation de Maïmonide, encore assez rare à cette époque dans les écoles religieuses du Nord de la France.

Fol. 155^a : R. Meschoullam, de Narbonne; son nom plus complet est Mesch. ben Calonymos ben Todros, qui, en 1232, dans la discussion relative aux œuvres de Maïmonide, partageait l'opinion sévère de Juda Alfakar concernant les philosophes, sans aller jusqu'à combattre avec ardeur les admirateurs provençaux de Maïmoni[3].

Fol. 157^a : Après la mention d'un R. Baroukh de Ratisbonne, vient R. Moïse גרצנין. C'est une variante inédite du nom גריינץ (*R.É.J.*, VII, 52), ou גרינצין, transcription du nom de lieu Gournay (Seine-Inférieure), selon Gross, *s. v.*[4].

Fol. 157^b, on voit nommé R. Jacob d'Orléans, et, fol. 174^b, R. Joseph Bekhor Schor le tossafiste, exégète et liturgiste également d'Orléans.

(1) Luria, *Consultations*, p. 341; *Gallia judaica*, p. 526-531.

(2) [S. Munk,] *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 506 et suiv.

(3) Voir *Ozar Nechmad*, II, 172; Geiger, *Jüdische Zeitschrift*, X, 235.

(4) Cf. Simonsen, *Revue des études juives*, XVII, 318.

Fol. 158b : Après avoir mentionné un R. Eliézer Menaḥem, l'auteur nomme R. Simon דיונביל, ou de Joinville (Haute-Marne), orthographe qui correspond à la dénomination du vieux français Joanville. Il s'agit de Simon ben Samuel (élève distingué d'Isaac l'ancien, de Dampierre), maître précisément de notre Eliézer ben Yoël Halévi, de Bonn, et la présente mention corrobore l'hypothèse d'une correspondance entre ces deux savants, hypothèse émise par H. Gross (1).

Fol. 161a et 161b : On voit nommé « R. Joseph, au nom de Raschbam » (R. Samuel b. Méir). Ce R. Joseph, qui n'est pas plus clairement désigné, doit être le même que R. Joseph Porat, disciple de Raschbam (Elbogen, *R.É.J.*, XLV, 212, n. 6).

En outre, l'éducation française qu'a reçue notre auteur est manifeste, non seulement en ce qu'il se complaît, par gratitude, à rappeler les œuvres de son pays d'adoption, telles que le פרדס (fol. 56b, col. 1, et fol. 92a), mais encore à raconter des faits survenus dans les lieux de sa résidence. Ainsi, fol. 13b, col. 1, à propos des dispositions à prendre pour dresser un acte de mariage, il dit : « En France j'ai entendu dire qu'il est d'usage de faire signer les témoins avant le paranymphe. » — D'autre part (fol. 135b, addition à la marge inférieure), il est dit : « J'ai entendu raconter, de la part de R. Salomon b. Isaac, sur un passage des Hagiographes, que lorsque le roi David établit les séries de service (au Temple), il leur assigna des lévites chanteurs, munis aussi d'instruments de musique, en disant : un tel sera préposé aux harpes, et un tel aux הויידות (2) du chant. Il paraît que ce dernier instrument est une sorte de lyre. » Or le fait de nommer ainsi ce rabbin en toutes lettres, non en abrégé : Raschi, émane d'un compatriote.

II. DATE.

Il n'est pas étonnant que cette liste soit longue, qu'elle contienne un si grand nombre de noms de doctes personnages. Au XIIe siècle, on lisait dans la France du Nord les sections sabbatiques du Pentateuque en langue française, dans les dialectes du pays, au lieu de la traduction araméenne connue

(1) *Gallia judaica*, p. 253-255. — (2) Ce terme est orthographié, dans le même passage, יהוייד, avec le sens de שם צלצולה « nom d'une sorte de cymbales ». On ne retrouve pas ce mot ailleurs.

sous le nom de Targoum[1]. Aussi l'école du Nord-Est de la France, composée des disciples et des susdits descendants de Raschi, méritait d'être dénommée l'« Explicateur de la Loi », פרשן דתא[2], pour les services qu'elle a rendus à l'exégèse biblique durant les XIe et XIIe siècles. Elle s'adonna également à l'étude du Talmud et des règles qui en découlent pour la vie pratique.

Cette école diffère de l'école espagnole qui l'a précédée, en ce que celle-ci était mieux préparée sous le rapport scientifique et linguistique, au point que plusieurs de ses savants écrivent leurs œuvres théologiques dans la langue de leur pays, en arabe; tandis qu'en France leurs collègues n'ont recours au langage vulgaire que pour éclairer et compléter leurs explications par des termes techniques. Cela tient, dit Geiger (p. 9), à ce que la langue romane était encore à une époque de formation. Par contre, l'école française brille par sa clarté; elle a plutôt du bon sens qu'une culture étendue. Dès que Raschbam commence son commentaire du Pentateuque, il tient compte des explications selon le Talmud et le Midrasch[3], tout en donnant la priorité au פשט « explication simple, logique » sur le דרוש « explication allégorique », lorsqu'il y a désaccord entre eux.

Les folios 53 et 54 paraissent avoir été intercalés dans le manuscrit par une main étrangère au reste du volume, au milieu d'une phrase qui commence au bas du fol. 52b, col. 2, et continue fol. 55a, col. 1. Pourtant ils doivent être de la même époque que le reste, car ils sont écrits en caractères tout à fait semblables aux autres feuillets, tantôt en lignes longues, tantôt à deux colonnes : ils offrent le grand intérêt de fournir formellement la date de ce texte. Un court résumé chronologique indique « la tradition reçue par R. David b. R. Abraham de R. Menaḥem Cohen Cedek ». Ce résumé commence ainsi : קיבל ר' דוד בר' אברהם מן ר' מנחם כהן צדק בתמח לירידה, c'est-à-dire, selon lui, « l'exode d'Égypte a eu lieu l'an 2448 » (de l'ère de la Création) et il se termine en ces termes : « C'est l'an 4997 de l'ère de la Création, *en ce moment* » (= 1237 de J.-C.). Cependant, après de nouvelles explications sur

(1) Voir Güdemann, *Geschichte der Erziehung u. der Cultur in Frankreich u. Deutschland* (Wien, 1880), p. 269; *Revue des études juives*, t. V, p. 146.

(2) Titre adopté par Abraham Geiger pour son ouvrage (hébreu et allemand) : *Die nordfranzösische Exegetenschule; ein Beitrag zur Geschichte der Bibelexegese u. der jüdischen Literatur* (Leipzig, 1855, in-12).

(3) Geiger, p. 23.

la constitution du calendrier hébreu, un autre résumé chronologique, similaire, se termine par la date «l'an 4813 *en ce moment*», nombre exprimé en toutes lettres (= 1053). N'est-ce pas une copie de quelque texte antérieur? Sans quoi, comment justifier la contradiction entre les deux dates?

Il faut donc n'accepter qu'avec grande réserve la présence de ces deux feuillets. Par contre, dans le corps du texte, plus loin (fol. 85), se trouve la confirmation de la première date, énoncée précédemment; elle figure sous la forme d'un tableau du cycle lunaire de dix-neuf ans pour le cycle 264, מחזור רסד, de l'ère juive (en face du cycle solaire parallèle, de vingt-huit ans). Cette période va de l'an 4997 (= 1237) à l'an 5016 de l'ère juive (= 1256 de l'ère chrétienne), ce qui concorde juste avec la susdite date.

Une autre note historique parle des persécutions qu'ont subies les Juifs lors des croisades; elle ne dit rien des massacres de Juifs au XIVe siècle : donc ce volume a été écrit auparavant.

III. LINGUISTIQUE.

A. — MOTS TIRÉS DU GREC ET DU LATIN.

Fol. 1. Tandis que le *recto* contient la suite et fin d'un traité d'abatage rituel, le verso donne *ex abrupto*, sans titre ni transition, un lexique des mots d'emprunt du grec et du latin, tirés du Midrasch *Tanhouma,* non d'après l'ordre alphabétique des mots, mais suivant la succession du Pentateuque, par péricopes hebdomadaires. L'ordre de ces mots a permis d'identifier le texte d'où ils proviennent.

Pour les gens instruits auxquels ce lexique était sans doute destiné, il semblait commode de suivre l'ordre des lectures bibliques, de préférence à toute autre méthode, pour mieux l'avoir sous la main, au fur et à mesure de l'étude du Midrasch précité. On constate aussi, par un autre côté, la négligence ou presque le dédain de l'alphabet : c'est qu'à plusieurs reprises l'auteur cite un mot étranger, afin de l'expliquer en langage rabbinique, sous la forme qu'il a dans la phrase midraschique, sans le dépouiller de son préfixe. Tels sont les termes לאנפטי et לאיפסקין, que l'on trouvera plus loin[1], accompagnés

[1] N°s 10 et 14.

en tête du ל préfixe (signe du datif), ou le mot כסרטנא[1], dont la première lettre, כ, est un suffixe représentant la conjonction *comme*.

Pourtant le présent volume contient plus loin (fol. 131[a]) un petit vocabulaire alphabétique des mots hébreux rares et des termes étrangers, selon le système usuel. — En outre, on notera l'ingénuité du lexicographe, qui rend ici deux mots d'emprunt, דיפתרא et אסטרטא, par des similaires, aussi de langue grecque[2], considérés à l'égal de mots hébreux, comme on verra. — Voici le premier texte inédit :

Fol. 1 v°. בראשית. אריסטון פי׳ משתה.. מיסון פי׳ מינין כמו למינה.. קומקמיסין. פי׳ כתובות.. לוקטן. כולן מיני בגדים..

נח. שכיסתין. פי׳ זמורות. אונקיא של זכות פי׳ מעט.. פרוזטימא פי׳ גזירה.. פרוע פי׳ גרוע.. לא פרוח.. ובליגטא פי׳ מתנה.. פרגוסין פי׳ עמודים. אנדרולומוסיא פי׳ חיה רעה שהורגת טובים ורעים.

לך לך. פרדגימטא פי׳ שחוק. בחוקותיך אשתעשע תרגום פרדגימטא כך פי׳ בערוך. לפולי מצרים. פי׳ שער.. בן פוליט פי׳ בן פלטין.. איסטרדיוטין פי׳ מא איטלטאטין. פ״א נר׳ לי תרגום של נציבין או איסטרדיוטין. כסרטנא[3] פי׳ עגלה.

וירא. מסטורין. פי׳ סוד.. קִילְוָסַן פי׳ ציחיין[4].. פגן פי׳ יחידי.. מסטרין פי׳ סתר.. וסנקליטין פי׳ חיל.

חיי שרה. אין בו.. תולדות. ועצמונות פי׳ קוץ.. מפוחמות פי׳ שחורות.. שלא ישתלהו בשרב תרגום עיף. אני ואיסטרטיא שלי פי׳ פמליא.. החלון של יצחק נר׳ למפרשו האהל..

ויצא. דייתיקי פי׳ שטר מתנה.. אנטידים פי׳ ממונה.. צירניאת פי׳ בערוך טרוטות עגולות.. דאנטיבא פי׳ מתנה.. ואיסטאטיבין פי׳ מנוחה.. שומא פי׳ מרובה.

וישלח. אוונטים. אונתיסיא פי׳ בערוך מיוחש.

וישב. לאנפטי פי׳ תחום.. לאיפסקין פי׳ משרתין..

מקץ. בטימי. פי׳ עצמות. קאמין[5] פי׳ אוצר.. בפולי אחד פי׳ שער.. אליפסן פי׳ באנינות. פרוסגמטאות פי׳ כתב חותם..

ויגש. בייה את מעביר עדים. פי׳ כח גוולט בלשון אש׳..

ויחי. דברים בגו. פי׳ בפנים. דייתיקי. שטר צואה.. פרוקפקאות פי׳ מתנות. התירו אזור מתניהם פי לשלשל. ויתגנו ויראו כאבילים.

שמות. לאנפטי פי׳ תחום.

וארא. קוזמו פי׳ עולם.. קרטור פי׳ חזק.. הוציא דיפתרא פי׳ פינקיסים.. לטרגיה פי׳ פנויים.. מריאת פי׳ מרות..

בא. גורדיקום פי׳ שם מקום.. אליגמטתי פי׳ חיל.. אגמיקסין פי׳ כתובה. ולא איפטוא פי׳ זמן..

(1) Ci-après, n° 5.

(2) Ci-après, n°s 7 et 15.

(3) Ici, il y avait des mots barrés, mais encore lisibles : פ״א נ״ל תרגום עגל.

(4) Faute de copiste pour ציויין, correctement dans l'édition Buber, I, 91, *du Tanhouma*.

(5) Évidemment pour קומין.

IMPRIMERIE NATIONALE.

אזרולוגין פי׳ מזלות.. באיסקופיסטא פי׳ עגלות צב. נתן ידו על ראשה ומצאה אשה גביהת שוחיקין [1] אין להן שער.. וסנקליטין פי׳ חיל..

בשלח. פי׳ אוסיא פרדס.. המזמן תבריאת של יוסף פי׳ אוצרות.. איסקלסטיקין פי׳ חכמים..

יתרו. בפרוזדיגמא פי׳ כתב חותם.. בארגינטרין פי׳ היכל.. בקמפון [2] פי׳ לבית הוועד. באיקופן [3] פי׳ מראה..

משפטים. התיסברין פי׳ אוצרות.. איסטרטין פי׳ דרכים.

תצוה. גטפס. בערוך פי׳ גץ עבה היוצא מן הקמח..

תשא. גמיטום [4] פי׳ כתובה.. בעלי האוסיא שלך פי׳ אוצרות..

ויקהל. האיסטרולוגין פי׳ מזלות..

שמיני. נתפקקה פי׳ צורות.. באמבטי פי׳ גיגית.. בפרכסת פי׳ מקנאת. קוזמו פי׳ עולם.. קרטור פי׳ תופט.. פיטיסים פי׳ אורבים. מגבלין פי׳ רצופות.

אחרי מות. פי׳ חלש.. קדושים. כל קילארין שלו. פי׳ אוצרות..

אמור. פי׳ כאגוז.. לאנפטי פי׳ תחום.. במדבר סיני.. איפטיה פי׳ תחום. עד שמספוגין אותן פי׳ לוקטין אותן.. זוטא איפטא איתא אוקטו. פי׳ טלה לז׳ חי. לח׳ אינו חי.. זונים פי׳ קצה.

נשא. שטים. פי׳ מיני.. [5] מה שעשתה חכמה עטרה לראשה עשתה ענוה סולייא לרגלה פי׳ שולש בל׳ אשכנז.

קרח. אורגטים פי׳ בערוך כלי שמשמשין בו למלך.. בלק. איטליז. שוק.

מסעי. איסטליות פי׳ סימנים.. לונכיאות של ברזל נר׳ לי חיצים.

ואתחנן. מגנון פי׳ מנהג. דייתיקי פי׳ שטר צואה.

ראה. אמרה גיורא בחומין [6]. פי׳ הזונה קונה תפוחים ומחלקת לחולים. מן הספיריות פי׳ גרועות..

תצא. יוצא ממעי אמו זירתיה מתוכה פי׳ אגלפו.. למגזיירו [7] לטבא תיסתיה. פי׳ לפרוע.. פגרו פגרו פי׳ שיברו.

הברכה. בטרוניה. פי׳ בעלילה..

TRADUCTION.

[1] *Bereschith* (*Gen.*, I-VI, 8) : Ἄριστον, c.-à-d. repas. — Μίσσον, c.-à-d. espèces, comme dans l'expression « d'après son espèce » (*Gen.*, I, 24). — Γαμικόν, c.-à-d. contrat de mariage [8].

[2] *Loqtan* (?). Ce sont toutes espèces de vêtements.

[3] *Noaḥ* (VI, 9-XI) : Ὄσχος, c.-à-d. jeune branche, avec ses fruits. — Οὐγκία = *uncia* de mérite, c.-à-d. peu. — Πρόσταγμα, c.-à-d. décision, ordre. — Le mot פרוע signifie « inférieur »; selon une autre explication, c'est le nom Parouaḥ [9].

(1) Dans l'édit. Buber, II, 50 : כי השדים.

(2) Le texte a erronément קמשן (פו devenu ש).

(3) Probablement une corruption graphique de איקונן.

(4) Pour גמיקון.

(5) La suite appartient à la section בחעלותך, 16, éd. S. Buber, p. 52.

(6) À rectifier en בחוורין, selon Levit. Rabba, sect. 3, commenc.

(7) S. Buber (III, p. 38) a correctement : ולמגזי לטבא שביתיה.

(8) La variante קומקמיסין, corruption de גמיקון, ne se retrouve pas ailleurs.

(9) Nom propre (florissant, I *Rois*, IV, 17).

[4] *Obligata*, c.-à-d. dons. — Πύργος, c.-à-d. colonnes. — Ἀνδρολημψία, c.-à-d. une bête fauve, qui tue également bons et mauvais.

[5] *Lekh lekha* (XII-XVII) : Παραδείγματα, c.-à-d. conversation, comme l'expression « je me délecte à tes lois » (*Ps.* CXIX, 16) est traduite dans le *Targoum* (version chaldéenne) par ce mot. Ainsi l'explique l'*Aroukh* (lexique de Nathan b. Yeḥiel, à Rome). — À la πύλη d'Égypte, c.-à-d. porte. — L'homme πολίτ, c.-à-d. l'habitant de παλάτιον (palais). — Στρατιώτης (soldat, aussi « officier »), c.-à-d. *Ma Itlatatin*(1). Autre explication : il me semble que c'est la traduction de « chef » ou « préposé ». — Comme une Tartane, c.-à-d. une voiture.

[6] *Wayera* (XVIII-XXII) : Μυστήριον, c.-à-d. mystère. — Κελεῦσαν, c.-à-d. commandements. — *Paganus*, c.-à-d. solitaire. — Μυστήριον, c.-à-d. secret. — Σύγκλητος, c.-à-d. troupe.

Ḥayé Sara (XXIII-XXV, 18) : Il n'y en a pas [de midrasch sur cette section].

[7] *Toledoth* (XXV, 19-XXVIII, 9) : Et les moyens de défense, c.-à-d. des ronces. — Charbonnés, c.-à-d. noirs. — Pour qu'ils ne s'enfoncent pas comme dans un mirage, ayant le sens de fatigue. — Moi et ma στρατία (mes gens), c.-à-d. ma famille. — La « fenêtre » d'Isaac (XXVI, 8) paraît devoir être expliquée par « tente ».

[8] *Wayetsé* (XXVIII, 10-XXXII, 3) : Διαθήκη, c.-à-d. acte de donation. — Ἀντίκαισαρ, c.-à-d. préposé, chef, gouverneur. — *Tsirnea*, expliqué dans l'*Aroukh* par : en ovale, ou [yeux] larmoyants. — *Donativa*, c.-à-d. des dons. — *Stativa* (sous-entendu *castra*), c.-à-d. repos. — *Summa*, c.-à-d. beaucoup.

[9] *Wayischlaḥ* (XXXII, 4-XXXVI) : *Avantes* (ascendant). — Ἀυθέντης, est expliqué dans l'*Aroukh* par « de haute origine ».

[10] *Wayescheb* (XXXVII-XL) : En Απαντη (= ἀπάντησις), c.-à-d. [aller à la rencontre de] la limite. — En Ὀψίκιον (obsequium), c.-à-d. serviteur.

[11] *Miqets* (XLI-XLIV, 17) : *Batimi*(2), c.-à-d. ossements. — Κόσμιον, c.-à-d. trésor. — Dans une πύλη, c.-à-d. porte. — Ὀλοφύζων, c.-à-d. gémissant. — Πρόσταγματα, c.-à-d. écrit scellé [édit, ordre].

[12] *Wayigasch* (XLIV, 18-XLVII, 27) : Βία tu fais passer des témoins, c.-à-d. par force, *Gewalt* en langage allemand.

[13] *Wayḥi* (XLVII, 28-L) : Des paroles au dedans, גוו, c.-à-d. à l'intérieur. — Διαθήκη, testament. — Προκοπαῖ, c.-à-d. cadeaux. — Ils ont relâché la ceinture de leurs reins, c.-à-d. pour les libérer, laisser descendre. — Ils seront enlaidis; ils sembleront être en deuil.

[14] *Schmoth* (*Exode*, I-V, 1) : en Ἀπαντή, c.-à-d. [au-devant de] la limite.

[15] *Waëra* (V, 2-IX) : Κόσμος, c.-à-d. monde. — Κράτωρ, c.-à-d. fort. — Il a sorti un διφθερα, دفتر, c.-à-d. un πίναξ. — Λειτουργία, c.-à-d. libérés (de la corvée d'État). — Μώρωσις (folie), c.-à-d. amère domination.

(1) Voir aux Observations, sur ce paragraphe. — (2) De l'araméen טימי « os de mort ».

[16] *Bô* (x-xiii, 16) : Gordiakos est un nom de lieu. — *Legmata*, c.-à-d. troupe, armée. — *Γαμισκόν*, c.-à-d. contrat de mariage. — Non Ὑπατεία (ère), c.-à-d. temps. — Ἀσ7ρολόγοι, c.-à-d. planètes. — Σκεπασ7ή (sous-entendu ἅμαξα) signifie : chariot couvert. — Il plaça sa main sur la tête, et il reconnut que c'est une femme [1]. — Σύγκλητος, c.-à-d. corps (assemblée).

[17] *Beschalaḥ* (xiii, 17-xvii) : Οὐσία (champ) signifie [ici] Paradis. — Celui qui gère les ϑησαυροί de Joseph, c.-à-d. trésors. — Σχολασ7ικοί, c.-à-d. savants.

[18] *Jethro* (xviii-xx) : Πρόσ7αγμα, c.-à-d. édit, écrit scellé. — *Argentarium*, c.-à-d. armoire précieuse. — Dans le Κάμπος, c.-à-d. salle de réunion. — Εἰκόνιον, c.-à-d. image.

[19] *Mischpatim* (xxi-xxiv) : Θησαυροί, c.-à-d. trésors. — *Strata*, c.-à-d. voies.

[20] *Tetsawé* (xxvii, 20-xxx, 10) : Le mot נסמס, selon l'*Aroukh*, signifie : le gros son qui se détache de la farine.

[21] *Ki Tissa* (xxx, 11-xxxiv) : Γαμισκός, c.-à-d. contrat de mariage. — Les maîtres de ton οὐσία, c.-à-d. trésors.

[22] *Wayaqhel* (xxxv-xl) : Les Ἀσ7ρολόγοι, c.-à-d. planètes.

[23] *Schemini* (*Lévit.*, ix-xi) : פקק.. (bouché); ce sont là des images. — Ἐμβατή, c.-à-d. baignoire. — Dans la φρίξις, c.-à-d. par suite d'un mouvement de jalousie (?). — Κόσμος, monde. — Κράτωρ, celui qui met en prison. — Πίσ7ις (sous-entendu : mal placée), c.-à-d. embûche. — On dresse, à savoir par rangées.

[24] *Aḥaré Moth* (xvi-xviii) : . . . c.-à-d. faible.

[25] *Kedoschim* (xix-xx) : Tout son *Cellarium*, c.-à-d. les trésors.

[26] *Emôr* (xxi-xxiv) : . . . c.-à-d. comme une noix. — Ἀπαντή, limite.

[27] *Bemidbar* (*Nombres*, i-iii) : Ὑπατεία (ère), c.-à-d. limite. — Jusqu'à ce qu'on les attire, c.-à-d. on les cueille. — Ζήτα ἑπ7ά ἦτα ὀκτώ, ce qui signifie : un agneau à sept mois vit, non à huit. — Mauvaises mœurs, c.-à-d. dégoût.

[28] *Nassô* (iv-vi) : Acacia, une sorte [d'arbre]. — La sagesse a établi une couronne sur sa tête, comme la modestie a fixé des *Soleas* à son pied, c.-à-d. *Sohle* en langue allemande.

[29] *Koraḥ* (xvi-xviii) : Ἐργάτης est ainsi expliqué dans l'*Aroukh* : ustensile que l'on emploie pour le roi.

[30] *Balak* (xxii-xxv, 10) : Κατάλυσις, marché.

[31] *Mas'ë* (xxxiii-xxxvi) : Στήλη, c.-à-d. signes (monuments). — Les λόγχη de fer me paraissent être des flèches.

[32] *Waethḥanan* (*Deutéron.*, iii, 23-vii, 11) : Μάγγανον, c.-à-d. usage [2]. — Διαθήκη, Testament.

(1) Ruth auprès de Booz.

(2) Le rapprochement entre מנגנון « machine » et מנהג « usage » a tenté aussi bien les éditeurs que les traducteurs, ainsi que les lexicographes; mais les deux mots n'ont rien de commun que l'assonance.

[33] *Reëh* (XI, 26-XVI, 17) : La femme se livre pour des fruits, c.-à-d. la courtisane achète des pommes (ou des oranges), qu'elle distribue ensuite aux malades. — Des σπεῖρα, c.-à-d. des défectueux.

[34] *Tetsë* (XVI, 10-XXV) : En sortant des entrailles de sa mère, son poing est à l'intérieur, c.-à-d. sa main. — [Ayez souci] de rendre le bien pour le bien, c.-à-d. de payer. — Ils ont renversé, c.-à-d. ils ont brisé.

[35] *Habrakha* (XXXIII-XXXIV) : Dans la Τυραννία, c.-à-d. par querelle.

OBSERVATIONS.

[1] Dès les premiers mots, comme souvent par la suite, notre auteur n'a qu'une notion vague du sens réel des termes. Ainsi, il prend ici l'entier pour une partie, puisqu'il paraît méconnaître que μίσσον (= *missus*) signifie « entrée » (et non tout le repas) : « Ein *Gang* in der Mahlzeit », dit S. Krauss, dans ses *Griechische und lateinische Lehnwörter*, s. v. Notre auteur semble n'avoir pas connu ce dernier sens. Il traduit ἄριστον par un sens approximatif, puis le mot μίσσον par « espèces, sorte », en raison du contexte dans le Midrasch.

[2] A quel terme, grec ou latin, le mot לוקטן, évidemment corrompu, correspond-il? On ne le retrouve pas ailleurs sous cette forme. La rectification adoptée par S. Krauss (*ibid.*, s. v.) en גלכטינון, γαλακτινόν « blanc de lait » est très plausible; mais elle ne cadre pas avec l'explication hébraïque : « vêtements ». — L'édition Buber a לפיסטו, sans autre explication, et il serait bien hasardeux de transcrire ce mot par *il vesto*.

[3] On ne retrouve pas ailleurs le mot שכיסתין, comme il est orthographié ici, = ὄσχος; par aphérèse, l'initiale ὄ a disparu, et la désinence est un pluriel chaldéen, à la suite de la forme grecque, comme par exemple le pluriel γράμματα (dans le sens de poids) est redoublé en turc, sous la forme غرامتون. Dans son édition du *Tanhouma* (p. 38, n. 118), S. Buber corrige notre terme et lit שבישתא « branche » (ordinaire), en opposition au ms. de Rome, qui a la forme שכישתין, et Buber admet le sens du Targoum sur *Ezéch.*, XV, 2; XVII, 4. Mais il ne faut pas oublier que, dans la phrase du Midrasch où se trouve le terme en question, celui-ci signifie : aliment pour éléphants; il s'agit donc ici de branche tendre, comestible pour cet animal, comportant des fruits.

Le mot פרוטימא, omis dans les éditions du *Tanhouma*, a pour équivalent

la forme assez semblable, פרוסטוטא, dans le commentaire biblique *Pesikta rabbati*, chap. XXXIII (fol. 151[b]). C'est peut-être un dérivé populaire de *πρὸ ταμεῖον* « [ordonnance] relative au *fisc* ».

Le terme suivant פרוע ne se trouve pas non plus dans l'édition du *Tanḥouma;* mais on y rencontre le nom propre פרוח, Parouaḥ, dernier mot de ce membre de phrase, indiqué comme fils de Cham (I *Rois*, IV, 17).

[4] Tel qu'il est écrit ici, ובליגטא répond strictement, littéralement, au latin *obligata;* mais nul lexique ne donne ce mot ainsi constitué. Il est très probablement pourvu de la conjonction ו « et », puis de la préposition ב « par », précédant la transcription de *legata;* car s'il s'agissait de transcrire l'initiale latine *o*, le mot d'emprunt devrait commencer par les lettres או.

On notera ensuite que le pluriel araméen פרגוסין vient du singulier פרגוס, où la désinence de *πύργος* est respectée. Du sens usuel de ce mot, « tour », on a fait dériver le sens de « colonne ».

A peine est-il nécessaire de signaler de même le sens primitif du mot *Ἀνδρολημψία* « enlèvement d'homme », qui de l'image concrète a passé à l'idée abstraite de « calamité ». Cette dérivation a été démontrée, — après Jastrow, *s. v.*, 'אנדר —, par Sam. Krauss dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. II, p. 527.

[5] Comme le mot פלטין = *palatium* est fréquent dans les livres rabbiniques, notre auteur l'emploie pour expliquer le terme précédent, un congénère.

Les deux mots מא איטלטאטין, tels qu'ils sont écrits dans notre manuscrit, n'ont pas de sens. Ou c'est une corruption de איסטרדיוטין = *στρατιώτης*, ou de איסטלטיוטון pour האיסטרטליטין = *στρατηλάτης*, comme le suggère Al. Kohut, *s. v.*

A cet égard, il est bon d'observer la leçon du manuscrit du *Tanḥouma* à Rome, ainsi conçue : האר טלטיוטין. Dans le premier mot, le ר doit être un ס, et les deux mots doivent être réunis en un seul. Un autre copiste, non moins ignorant, a lu dans les deux premières lettres du premier mot : מא (reproduit ici), et il a estropié le reste.

La dernière explication de ce paragraphe a encore un terme fautif : ou bien כרטנא (moins l'initiale כ, répondant à la conjonction *comme*) est corrompu de טרטנא = *tartana* « voiture, chariot », qu'il faudra ajouter à la liste des mots d'emprunt du bas-latin, et de nos jours encore les Catalans emploient le mot « tartane » en ce sens; de même que ci-après, au paragraphe 8, il y a une trace de ce mot : טרטן. Ou bien, selon l'hypothèse de S. Buber, qui corrige

seulement le כ initial en ב, il faudra lire בשטרנה = *basterna,* donné ailleurs comme équivalent de l'hébreu אפריון « dais ».

[6] Le mot קלוסן a été vocalisé par le scribe, bien que ce soit un terme de source grecque, peu usité il est vrai; mais d'ordinaire la particularité des points-voyelles est spéciale dans ce manuscrit pour les mots empruntés aux langues modernes. L'auteur, en vocalisant ce mot, l'a pour ainsi dire souligné, pour ne pas le laisser confondu avec son homonyme rabbinique qui signifie « louange ».

L'explication finale de ce paragraphe donne au mot grec (terminé par un pluriel chaldéen) une extension du sens primitif. C'est ainsi du moins que l'entend notre auteur; car, en général, dans les passages des deux Talmuds et des Midraschim, le mot סנקליט signifie « conseil ».

[7] Le premier mot, עצמונות, a besoin d'être expliqué, puisqu'il n'est pas biblique sous la forme du pluriel. On trouve le singulier עצמון « fort, forteresse », dans le *Deutéronome* (XXXIV, 4, 5) et dans le livre de Josué (XV, 4), à l'état d'un nom propre de ville, vers la frontière méridionale du pays de Canaan, et l'abstrait עצמות « protection, boulevard », dans Isaïe (XLI, 21). Songer à un quasi-homonyme, ועצבונית, dans le Midrasch Rabba, chap. LXIV (sur *Gen.,* XXV, 27), n'est pas admissible; le sens diffère trop de notre mot.

[8] On remarquera qu'ici *διαθήκη* n'est pas traduit par « testament », mais par « don, donation entre vifs ».

Le mot אנטידים, plus complètement אנטידיסר, est une corruption de אנטיקסר, selon la remarque de S. Krauss, *s. v.*

L'explication du mot צירניאת pour צירניות « yeux ronds » (laids), est une réminiscence du Talmud B. (tr. *Bekhoroth,* fol. 44ª), et le terme טרוטות (pour תרוטות, traduit par Al. Kohut, *s. v., länglichrund* « ovale ») est suivi de l'équivalent עגולות « ronds » (non עגלות « chars »).

Pour les mots דאנטיבא et איסטאטיב, qui écrits de cette façon manquent dans les lexiques [(1)], voir Mard. Dubasch, dans le recueil החלוץ, t. II, p. 101. — Le mot שומא = *summa* est à noter dans le sens de « total ».

[9] Ici encore un mot, אונטוס, qu'il faut ajouter aux lexiques. Le second mot, selon S. Krauss, *s. v.,* אותנטין, est une corruption graphique de אותנטים.

[(1)] Toutefois Al. Kohut dans son *Aruch completum* a le mot סטטיב = *stativa* [*castra*] « camp de repos », et דנטיב « dons ».

[10] אנפטי comporte une légère interversion de lettres, en אפנטי, que l'on retrouve plus loin, nº 14, section *Schemoth*, et dans le *Yalkout*, Midrasch sur le *Cantique des Cantiques*, § 988, ainsi légèrement travesti.

[11] Déjà, dans ses Additions à l'*Aruch completum* (t. IX, p. 4), invoquant le présent texte du *Tanhouma*, Al. Kohut transcrit notre terme אליפסן par ἔλλυπος « en deuil », tandis que S. Buber et S. Krauss ont λύπημα « deuil ». Les leçons sont données d'après le manuscrit du *Tanhouma* à Oxford.

Dans פרוסנמטאות, le ט est déplacé; il faut le restituer entre le ס et le נ.

[12] Pour marquer l'accent sur ι de βία, la transcription en hébreu a deux י. Puis, notre auteur complète l'explication par un équivalent allemand, en sa langue maternelle, comme Raschi l'a maintes fois fait pour le français.

[13] Dans פרוקפקאות, le second ק est une redondance fautive, et le sens habituel de ce mot, « distinction », a donné lieu par extension au sens de « précieux ». — Le passage qui suit, tiré du Midrasch, fait allusion à la tenue respectueuse des fils de Jacob devant sa dépouille mortelle, selon le Talmud de Jér., *Sôta*, I, 10, fol. 17ᵇ.

[14] Même remarque qu'au numéro 10, pour la transposition des lettres et pour la contraction de langage, du mot ἄπαντη pris dans la conception de « limite ».

[15] Consciemment ou non, l'auteur décompose en ses deux parties le terme κοσμοκράτωρ; la première partie est un mot à ajouter aux lexiques rabbiniques. Pour l'auteur, le terme פינקס « registre » est un mot tellement familier qu'il le suppose rabbinique; il l'emploie comme équivalent du mot « livre », et il lui donne une terminaison chaldéenne au pluriel, qui laisse le ξ de πίναξ intact.

Peu après, לטרגיה est expliqué, aux termes d'un manuscrit du *Tanhouma*, par מלאכה « travail ». Il y a donc lieu de s'étonner que S. Buber ait pris la lettre initiale ל pour un préfixe (au datif), conservant le mot טרגיה.

Ensuite, pour le mot מורה (du *Ps.* IX, 21), le texte s'exprime ainsi :

הכניס רוח שטות ..... שהן עושין מריות.

Ce dernier mot, que Jacob Lévy, *s. v.* מריא, traduit « démon », conforme à l'explication précédente, doit être rendu par μωρός, selon S. Buber (édit. du *Tan.*, fol. 16ᵃ, t. II, p. 31, note 137).

[16] אליגמטתי et אגמיקסין sont des mots inconnus. Abstraction faite de la pros-

thèse א et tenant compte de l'explication fournie par notre auteur, il faut voir dans le premier terme un augment de *Legio*, et dans le second mot on retrouve aisément la forme *γαμικόν* ou *γαμισκός* (sauf inversion de ס et ק), suivie du final chaldéen usuel.

Dans le mot « astrologue », l'auteur n'a reconnu que le premier élément « astre ».

[17] Le mot *οὐσία* est envisagé dans le sens de « bien immeuble ».

L'acception « scolastique » dans le sens de « savant » rappelle l'anglais *scholar*.

[18] Tandis qu'au numéro 11 la transcription du mot *πρόσταγμα* est très défigurée, elle est ici presque correcte, sauf que pour le *τ* il y a un ד. — L'*Argentarium* était, chez les Romains de la décadence, le meuble où l'on serrait les vases d'argent. — Dans le terme suivant, *κάμινος*, on remarque la gradation des sens et de leurs dérivés successifs : « chemin, vestibule, salle, séance », à supposer la leçon קמינון. Mais il se peut qu'il faille lire קמפון = *κάμπος*, signifiant par extension « champ libre ».

[19] Il est à peine nécessaire de noter que le transcripteur du mot *θησαυροί* fait de la lettre *υ* une consonne, ב, comme en grec moderne.

Strata (augmenté de la prosthèse אי) ne représenterait pas, aux yeux du rédacteur du Midrasch, un pluriel, s'il n'était pas complété par le final ין.

[20] Le premier mot est tellement corrompu qu'en dépit de sa désinence d'apparence grecque, on n'arrive pas à l'identifier.

[21] Dans le terme גמיטום, quelque déformé qu'il soit et par conséquent bien introuvable sous cet aspect, on a pu facilement reconstituer *γαμικὸν*, grâce à la version donnée par notre auteur : il suffit de reconstituer un ק au lieu du ט médial.

[22] Même observation qu'à la fin du numéro 16.

[23] Le premier et le dernier mot de ce paragraphe ne sont pas des termes d'emprunt étranger, mais du langage rabbinique, obscurs et si rarement employés qu'il était opportun de les expliquer. — Dans le terme פרכס, S. Buber (*l. cit.*, t. III, p. 88, note 92) voit le mot *πράξις* « action ». — Ici, *κράτωρ* n'est pas traduit « fort », comme au numéro 15; mais, par dérivation du sens d'« autoritaire », cette appellation est donnée au fonctionnaire, chef de prison.

Dans la partie grammaticale qui précède le Vocabulaire des termes d'emprunt grec ou latin [1], S. Krauss rend l'expression rabbinique קומו קרטור par *Comes curator*. En effet, l'auteur anonyme du présent commentaire a eu le tort de lire קוזמו et de prendre le premier ו pour un ז, dans le sens de « monde ».

Pour que le mot *πίστις* devienne l'équivalent d'« embûche », ou de « gens en guet-apens » (sens du mot אורב), faut-il supposer un sens ironique au mot *πίστις*, dans le sens de « confiance mal placée » ?

[24] En tête de ce numéro, il manque un mot dans notre manuscrit. Conformément à l'édition du *Tanḥouma*, c'est le mot איסטנים = *ἀσθενής* « faible », ce qui correspond exactement à l'expression hébraïque חלש, comme l'explique bien notre auteur, non dans la section אחרי מות (place adoptée par erreur dans le manuscrit), mais dans תזריע, § 8, fin. Pourtant S. Buber (*l. cit.*, III, 36), — mû par le contexte du Midrasch qui donne la désignation רובו מים « en majeure partie [composé] d'eau », — a proposé inutilement de remplacer le mot איסטנים par אדרופיקס « hydropique », parce qu'il attribue au mot *ἀσθενής* le seul sens de « raffiné », négligeant un des sens primitifs du même mot, celui de « délicat ».

[25] Le *cellarium* est devenu la « caisse » du trésor, lequel mot a pris ici le sens de « trésor ».

[26] Comme au numéro 24, le premier mot manque dans notre manuscrit. L'explication hébraïque qui suit, כאגוז « comme une noix » (ou « noisetier »), s'adapte assez bien à la leçon ביין ou באין qui doit précéder, telle qu'on la trouve dans certains manuscrits du susdit Midrasch, sous la section אמור, § 9; elle est citée par S. Buber (III, p. 99, note 190). Ce savant transcrit notre terme *βαΐον* « branche de palmier »; ce qui cadre peu avec l'explication de notre auteur.

Ensuite, de même qu'aux numéros 10 et 14, l'auteur se contente par antiphrase d'adopter, pour toute explication du mot אנפטי, la partie finale de l'expression « au-devant, jusqu'à la frontière, *limite* »; puis il appliquera ce même sens à un autre mot grec, au commencement du numéro suivant.

[27] Par une maxime d'élevage de bestiaux, commémorée en un jeu de mots

[1] *Griechische u. lateinische Lehnwörter*, t. I, p. 301.

entre le nombre 7 et le terme ζῆθι « vis », le Midrasch fait ressortir la succession des nombres 6, 7, 8, avec leur appellation complète en grec.

À la fin, le mot זונים, ainsi orthographié et rappelé par S. Buber (IV, p. 19, note 179), signifie selon l'*Aroukh,* « graines noires au milieu du froment ». Un manuscrit du *Tanḥouma,* à Rome, a traduit dans une note marginale par le mot vieil allemand רינוא, actuel *Rade.* Serait-ce qu'il faut lire זונים = ζιζάνιον « ivraie » ?

[28] Notons ici un singulier aveu d'ignorance en botanique biblique, pour שטים. Dans sa naïveté, l'auteur, ne sachant pas traduire ce mot hébreu, se contente de le désigner d'une façon très vague.

Notre lexicographe, pour un autre mot, finit par avoir recours à la langue allemande, comme au numéro 12.

[29] Le commentateur a détourné de son sens le mot d'emprunt grec, insuffisamment compris : au lieu du sens primitif d'« ouvrier », il confond l'employeur avec l'objet employé, et il traduit « ustensile, vase ». Pourtant, l'*Aroukh* explique mieux אורגטס, par une citation du Midrasch ילמדנו, d'où résulte le sens de « porteur », *ouvrier* de charge, visant un verset des *Nombres,* VII, 9.

[31] Notre auteur voit bien dans le terme לונכיא la notion d'« arme », mais trop vaguement pour reconnaître qu'il s'agit de « lance ».

[33] Le premier mot, אמרה, n'est ni hébreu, ni chaldéen, mais arabe : امرأة « femme »; à peine trouve-t-on dans le Targoum le terme אמרתא « jeune brebis, agneau femelle », pour traduire כבשה (*Lévit.,* V, 6; *Nombres,* VI, 14).

Pour la fin de ce numéro, l'édition Buber (IV, p. 27, n. 92) a חפוריות « déchet », au lieu de ספיריות.

[34] On ne sait pas comment rendre exactement le mot אגלפו de notre manuscrit, qui sert à expliquer זירתיה « son poing ». Tenant compte de ce dernier sens, il faut évidemment recourir, non à une origine grecque, mais à une légère et fréquente mutation du ל en ר, puis lire אגרפו [(1)].

Pour le terme rare למיגזוית, S. Buber (III, p. 38, n. 45) observe que c'est un dérivé de l'arabe غزا « rendre l'équivalent, revaloir ».

Plus loin, dans un petit lexique alphabétique (fol. 131[a]), notre auteur donne encore de notables explications. Il comprend bien שליח, פרוונקא « messa-

[(1)] C'est du reste par ce mot hébreu que l'*Aroukh,* rappelé par Buber (III, p. 36, n. 29), explique זרת.

ger, avant-coureur », moins bien איסטרטיקולין פי' עוף « . . . c.-à-d. oiseau ». Or le mot talmudique ainsi traduit, inexactement orthographié de même dans le Midrasch sur le *Psaume* LXXIX, est, — selon l'avis de S. Krauss, *s. v.*, — une corruption de אסטרטליט, *στρατηλάτης* « chef de corps ».

B. — MOTS DE LANGUE ROMANE ET DE LANGUE GERMANIQUE.

À maintes reprises, soit de son propre chef, soit par ouï-dire autour de lui, notre écrivain emploie des mots français de son temps, des *Leazim*, selon l'expression technique pour les termes de langue romane transcrits en caractères hébraïques. Les uns sont des nouveaux venus, ou presque inconnus; les autres fournissent des acceptions nouvelles.

Fol. 4a, col. 1 : Parlant de l'examen hygiénique d'une bête de boucherie, après l'abatage, on suppose le cas « où tout le poumon est adhérent au côté, sans qu'il y ait d'abcès, ou pourriture, סירכא ». Ce dernier mot est ainsi expliqué : c'est ce que l'on nomme פִּילְמוֹנֵיירא, *pulmoneire* (pneumonie). Nous n'avons pas trouvé ce mot ailleurs.

Fol. 5a, col. 2. Auprès d'un pot-au-feu, « il est arrivé de faire flamber des lèvres de vache », c.-à-d. גְּרְנִי, *Crine* (poils). Déduction faite de l'altération du כ en ג, on se trouve en présence de l'acception nouvelle d'un mot, connu seulement dans le sens de « crinière », et par extension signifiant « crins ».

Fol. 109a. Un passage cité du Talmud B. (tr. *Sabbat*, fol. 62a) dit : « Que faut-il entendre par כולייר (*κοχλιάριον*) ? C'est, explique Rab, מכבנתא »; c.-à-d. « נושקא *Nosche* (bracelet). » R. Tam, se référant au terme donné dans l'explication de Rab, traduit « voile », selon le sens qu'a כבנתא dans le Talmud B. (tr. *Guittin*, fol. 15a, et tr. *Baba bathra*, fol. 156b); mais Raschi (sur Isaïe, III, 20) traduit בתי הנפש « des sachets » par le mot נושקא [(1)]. Cette transcription confirme une fois de plus la prononciation des lettres *sch* en *sk*, à la picarde. — Ce « bijou de femme » était peut-être une « broche », agrafant le « voile ».

Fol. 130b. En titre (ce qui est rare dans ce manuscrit) : פירוש מפיטום הקטרת « Explication sur la préparation de l'encens » (Talmud B.; tr. *Krithot*, fol. 6a). « Le *Galbanum*, חלבנה, c.-à-d. *Calbanon*, ou selon d'autres *Galme*. » On sait que le premier de ces termes bibliques se retrouve, avec l'orthographe *Galbanon*,

(1) Voir une très longue note sur ce mot, par Moïse Landau, dans son מרפא לשון sur tr. מ"ק, fol. 12b. Cf. Arsène Darmesteter, *Les gloses françaises de Raschi dans la Bible* (Paris, 1909), p. 62).

dans le *Glossaire hébreu-français* (manuscrit anonyme du XIIIe siècle, Bibl. nat., n° 302, édit. Lambert-Brandin, p. 30, 31), et le second, הלבונה, dans Raschi, sur *Lévit.*, XXX, 34. — « L'encens, אוליבטן (?)[1], est la résine de l'arbre d'encens ». L'*Oliban* (résine gommeuse) est une manière d'encens, dit le *Grant herbier,* p. 98, cité par F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française,* s. v. — « La myrrhe מירא, *Mire.* — L'épi de nard est, en langue française, *spica,* סְפִּיק. — Le mot בורית (soude, potasse) est ce que l'on nomme en français (?) וְוִיצָא, *wice.* » On ne trouve pas ce mot dans les lexiques romans, et il faut peut-être le ramener à une racine allemande. Il est à remarquer qu'une transcription *laaz* ainsi orthographiée est donnée par Raschi, sur I *Rois,* VI, 8, pour le mot vieux-français *wiç* (moderne *vis*), dans le sens de « escalier tournant »[2]; tandis qu'il traduit בורית par שבון ou סאבון « savon », aussi bien dans Isaïe, I, 25, que dans son commentaire sur notre passage talmudique.

« La résine est ce qui coule de l'arbre [du pin], que l'on nomme en arabe صمغ, et en français גומא *gome* » (moderne *gomme*).

Les folios 131-136 contiennent un petit vocabulaire alphabétique des mots rabbiniques et des termes de source étrangère, dans le genre du ערוך הקצר « Abrégé de lexique », résumé anonyme de l'*Aroukh* (Constantinople, 1511 et 1532; Cracau, 1591-1592, in-4°); mais notre manuscrit diffère notablement de l'édition, en ce qu'il a beaucoup moins d'articles que l'imprimé; par contre il étend parfois davantage tel ou tel article, et il donne des équivalents soit en langue romane, soit en vieil allemand, ou *Mittelhochdeutsch.*

Ainsi le présent texte ne commence qu'à l'article אבוב, nom d'un instrument de musique, plus longuement rédigé que dans l'édition. Le mot אמגושי = *μάγος* est vaguement rendu par « des gens qui ont régné sur Israël ». On sait qu'il s'agit d'une tribu perse sous les Sassanides, à laquelle fait allusion le Talmud (tr. *Moed Katon,* fol. 18).

Cependant les explications en français du temps sont exactes, comme nous l'apprend obligeamment M. Antoine Thomas : אונקליות, קרמפן, « le terme *ὄγκος* « crochet » signifie *crampin* » (un dérivé de *crampe,* dans le sens de « courbé »). — איסקונדרי, מֶרֵיל « *χόνδροι = marelle* ou *mérel* ». Ce dernier a l'acception nouvelle de « jeton, marque de jeu ». Le même mot, dans un lexique à Berne[3],

[1] C'est très probablement אוליבנון (נו = ט) qu'il faut lire. — [2] *L. cit.*, p. 26 et 54. — [3] Jos. Perles, *D. Berner Handschrift des Kleinen Aruch,* dans *Grætz Jubelschrift,* p. 12.

est traduit וורצביל, *Wurfzabel* (trictrac). — Plus loin (fol. 148ᵃ), on lit : וגירופלא . . . זנגבילא ,יינְבִּירָא « le Zenjebil est le *jingimbre* », conforme à l'orthographe du *Glossaire hébreu-français* (anonyme, édit. Lambert, p. 57ᵇ), tandis que Raschi (sur *Cantique,* IV, 14) applique ce terme au קנמון. — *Ibid.* : גַּלְבַּן (pour גלבן) et צִטְוָור « Galbanum et citoual » = zédoaire, graine aromatique. — Fol. 162ᵃ : קְרָאקִייא, אבוס « crèche », que donne aussi ledit *Glossaire* (p. 72ᵇ, 193ᵇ). — Fol. 130ᵇ : סאלי יֵיֶמָא « sale jeme » (sel gemme), forme et acception nouvelles pour le moyen âge. — Fol. 131ᵃ : טִיפִּיא, בסתרקי. On ne sait si c'est le vieux français *tapiz* (que ledit *Glossaire* donne pour מעטפים, Isaïe, III, 22), ou si c'est l'allemand *Teppisch.* — Fol. 148ᵃ : le mot בית הנדוואי est rendu au nom de Raschi, par ליוטורה (?) *Leiture* (moderne : « électuaire »), peut-être corrompu de קייטורה « cautère », donné par Raschi pour le mot talmudique מורסא (B., tr. *Sabbat,* fol. 3ᵃ) et pour ליחה סרוחה (B., *Krithoth,* fol. 13ᵃ). — Enfin (fol. 131ᵃ), מַשִּׁיץ, עששיות[1], *masiç* (tiré de *mace* « masse », dit A. Darmesteter, *Les gloses françaises de Raschi,* p. 127).

D'autres fois, à l'instar de ses maîtres, notre auteur traduit en allemand : Fol. 131ᵃ : שייהצפלאו, פספסין = ψῆφος; בוהשבומא, טקסים = τεῖχος; קילקי דרמגירטל = *Darmgürtel;* גולטשמיט « orfèvre », *Goldschmidt;* ארות בית שקורין אשטבוש « pièces dans la maison, nommées *Stubchen* ». — Fol. 136ᵃ (en marge latérale) : פרגיות (Rebhuhne) רעפהוינכא. Al. Kohut, *s. v.,* tire ce mot du persan فرارج « poulets ». — Fol. 146ᵃ : סטירקיש, בסובין « avec de l'amidon, *sterkisch* ». — בש' שחקים שקר' גְמַלְנו וְוִרְצָא « épices moulues, *gemahlene Würze* ». — Fol. 162ᵃ : לְבנש, אַפְאַזר (blancs?). — *Ibid.* : ליקא, dans le sens de « lessive », ou « amidon ». Ces mots pourront être identifiés par les germanistes.

Fol. 133ᵇ, à la marge inférieure : קונטרידש, נפית « le mot נפא (contrée) signifie *Kontreds.* » C'est l'orthographe adoptée déjà par Raschi sur Josué, XI, 2, d'après la transcription d'Arsène Darmesteter (p. 43). — ויזינא, שכונה (voisine) signifie *Veyzine,* comme l'a aussi le susdit *Glossaire hébreu-français* (p. 19ᵃ), sur l'*Exode,* III, 22. — דוקידש, פלכים = *Ducheds* (duchés), tandis que le *Glossaire* (p. 83ᵇ), sur *Jérémie,* XXIII, 11, orthographie : *Ducheys* (sans le *d,* qui est pourtant à la fin de *Kontred*).

Fol. 134ᵇ, au bas : קרוויל, מזלג (fourchette). La dernière lettre, ל, du mot

[1] C'est ce que le ערוך הקצר traduit par לנטער « lanterne », selon le sens usuel du mot עששיות.

roman, doit être une faute pour ק; car le *Glossaire* a, soit le singulier *Krochet*, sur I Samuel, II, 14 (p. 68[a]), soit le pluriel *Kroychez*, sur I *Chron.*, XXVIII, 17 (p. 211[a]). — Fol. 136[b], à la marge latérale : אבנט (ceinture) קַמְרָא. Faut-il lire ce mot nouveau *Kamra* ou *Chambra?* Le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* a le mot *cambre*, signifiant : tenture ou objet « replié ». — De même un mot douteux, fol. 134[b], à la marge inférieure : מרינוס פי׳ בגד גדול שקורין בֶּלָרְיָא (?) « Mérinos (?), c.-à-d. un grand vêtement que l'on nomme *Belaria* » (= *Velaria*). Ce dernier mot seul est pourvu de points-voyelles, pour assurer la lecture.

On trouve même une note touchant les langues sémitiques comparées : une question est posée au Gaon Saadia, de Fayoum, par ses élèves, pour savoir quelle est l'étymologie du terme biblique Azazel (le bouc émissaire). Le docte exégète répond par des points de comparaison avec l'arabe.

IV. AUTRES ÉLÉMENTS DU MANUSCRIT.

Fol. 2[a], col. 1 : הלכות טריפות מאבי העזרי « règles des consommations interdites, par A. ben I. Ezri »[1]. L'auteur (ou copiste) rapporte impartialement les opinions diverses émises à ce sujet, par les rabbins ses maîtres, dans les cas douteux. Il opère ainsi dès le commencement, à propos du doute de *tréfa* (interdit) lorsque le poumon d'une bête de boucherie semble attaqué, איפקתא, même s'il n'est pas affecté d'adhérence et qu'en soufflant le poumon, celui-ci gonfle : « Tel est l'avis de Rabbi Isaac b. Juda et de R. Isaac Halévi b. R. Eleazar; tandis que Raschi décide qu'en ce cas la chair de cette bête est de consommation permise. » L'avis d'abstention par scrupule sévère, en cas de doute, est adopté par l'auteur des הלכות גדולות : « mais mon père R. Yoel Halevi b. R. Isaac permet d'en manger dans un tel cas ».

Ibid., col. 2 : Autre cas douteux. Selon R. Gerson (de Metz) מאור הגולה, la chair (de telle ou telle condition) est interdite; mais R. Samuel b. Ḥofni Cohen la déclare permise, « et à Worms on a aussi l'habitude d'en autoriser la consommation ».

Fol. 2[b], col. 2 : « En France, on a l'habitude de le permettre, selon l'avis de R. Jacob b. R. Yaqar... Plusieurs *Gaonim*[2] discutent à ce sujet : Rabbi

[1] On retrouve cette œuvre à Parme, cod. 392. — [2] Rabbins jouissant de la plus haute autorité religieuse.

Gerson, R. Ḥananel, R. Naḥschon Gaon, R. Samuel, R. Isaac b. Juda, R. Jacob, Rab Sar ha-Schalom, tous ceux-ci le permettent; mais R. Eleazar le Grand, R. Tam, מר״ר R. Josef Gaon, R. י׳ב׳א׳ et R. ש׳י׳י׳, tous ceux-là le défendent ». Peu après sont cités les תשובות גאונים « consultations des docteurs prééminents » (Lorrains).

Fol. 3ª, col. 1 : שערי רב שמואל בחה׳ « Portes (ouvrage) de R. Samuel b. Ḥayim Halévi » (en admettant comme telle la lecture du dernier mot abrégé).

Réponse sur un cas examiné par R. Yedidia b. R. David : « Il y avait alors dans la réunion académique, בית המדרש, beaucoup de savants, savoir R. Elḥanan, R. Anan Cohen, R. Malkisedek, R. Mose ha-Cohen, avec leurs disciples. Les avis étaient très partagés, lorsqu'on a fini par trouver que l'opinion prépondérante donne une solution favorable, exprimée dans les consultations de R. Ḥananel et dans celles de R. Nissim Gaon. »

Fol. 7ª, en tête, deux lignes pleines, deux vers formés de cinq hémistiches :

בשם רכ׳ ערבות אחל ענייני כתובות מפי המורה קצובות
הנונות וחשובות גלופים וחרוטים בחטיבות

Au nom de Celui qui chevauche sur les nuées, je vais commencer les sujets de contrats, de la bouche de celui qui enseigne les règles fixes, belles et précieuses, scrutées et gravées avec grand soin.

C'est un commentaire justifiant les termes des formules de rédaction pour constituer les contrats de mariage, ou les actes de divorce, ou d'autres conventions, avec références au Talmud. À la suite, les termes araméens de ces formules sont expliqués.

Fol. 13ᵇ, col. 1. En un court poème de 4 vers, l'auteur rend grâce à Dieu d'avoir achevé l'œuvre; puis un poème semblable sert de prodrome au tr. שמחות (littéralement « joies », euphémisme pour viser le règlement du deuil officiel), en cent cinquante numéros, se terminant fol. 38ª, col. 2, milieu.

Fol. 38ª, col. 2, au bas (en écriture plus fine) : תשובות המינין « Réponses aux hérétiques », polémique entre un théologien chrétien et un juif, sous forme de questions et réponses. Après la dernière argumentation chrétienne, relatant la Résurrection spirituelle de Jésus, la réplique juive manque.

Fol. 39-46 (en longues lignes) : Même écriture que le reste, mais moins soignée. Dissertation de théologie. Elle débute par une citation du *Sefer ha Emounoth* de Saadia Gaon, et se termine par des considérations de Kabbale, des anagrammes et des supputations de nombres. Une note finale indique à quelles combinaisons on peut arriver par la disposition des lettres de l'alphabet en trois rangées, si l'on tient compte de la valeur numérique des lettres.

Fol. 47-56 (en deux colonnes) : Traité du calendrier, avec tableaux. On remarque fol. 52[a], col. 2, les חרוזים למולד מרבי אבן עזרא, 20 vers d'Ibn Ezra indiquant la fixation de l'instant précis des néoménies (ou circonvolution lunaire mensuelle), poème suivi d'explications sur ces vers, et d'un autre poème en 7 vers, par le même écrivain, sur le calcul des *Tekoufoth* (solstices et équinoxes, ou commencement de chacune des quatre saisons).

Fol. 57-66 et fol. 87 : מנהגים מן הרקח, Règles ou prescriptions rituelles pour les fiancés, la circoncision, le nouvel an, les dix jours de pénitence, le 9 du mois d'Ab, les grandes fêtes, la pénitence en général. On retrouve cette œuvre de R. Eleazar b. Juda dans le manuscrit n° 363 de la Bibliothèque nationale, qui a été écrit en 1402, et l'ensemble a été imprimé la première fois en 1505, à Fano, in-fol., par Gerson Soncino. — On peut y rattacher des règles de Maïmonide (fol. 129).

Fol. 67-90 et fol. 105-112 : Commentaires sur divers traités du Talmud, disposés sans ordre (1), sur les traités *Zebaḥim, Horaiot, Guittin, Tamid, Yôma, Yebamôth, Sabbat, Pesaḥim, Eroubin,* d'après les opinions des savants français.

Fol. 89[a] : Règles du divorce. — Fol. 94[a] : תשובת מהרם, de la succession des mineurs.

Fol. 94-104 et fol. 115 : Méditations religieuses, ou série d'homélies, selon les péricopes hebdomadaires, ou lectures sabbatiques du *Pentateuque*. Elles commencent à la section נצבים (*Deutéronome*, XXIX, 9), traitent ensuite de certaines solennités rituelles. — Après le fol. 104[b], il faut passer, par interversion des feuillets, au fol. 115[a]. En outre, le fol. 105[a] débute au milieu d'une phrase, après une lacune.

Fol. 93[b], au bas, en mêmes caractères, mais d'une encre plus pâle, une

(1) Probablement au fur et à mesure des lectures et études.

note historique, dont la fin intéresse particulièrement la géographie du moyen âge :

גזירת[1] תתנו היתה בשנת ארבעת אלפים ושמנה מאות וחמשים [ושש] לבריאת עולם שנת אלף ועשרים לגלותינו באחד עשרה שנים למחזור רׄנׄו היתה גזרה בְּזַנְטִי ובאילנרא ובקולוניא ובמגנצא ובשפירא בעוונות

Des massacres (de Juifs) ont eu lieu l'an quatre mille huit cent cinquante[-six] de la création du monde, l'an mille vingt de notre exil, la onzième année du cycle lunaire 256. La persécution est survenue à Xanten, à Eller (cercle de Düsseldorf), à Cologne, à Mayence, à Spire, malheureusement.

Après avoir indiqué la date sommaire 856 (= 1096), année du martyre sous la première croisade, l'auteur indique cette date en toutes lettres; mais il néglige le nombre des unités, de même qu'il omet le dernier nombre pour la date « de l'exil », ou destruction de Jérusalem sous Titus, l'an 70 de l'ère vulgaire[2]. Il y a aussi une faute de grammaire dans l'énoncé du comput lunaire; au lieu de באחד עשרה, il faut lire באחד עשר, ou באחת עש׳. Enfin ce cycle justifie bien ladite année; car ce même cycle lunaire correspond aux années 4846 à 4864, et la 11e année du cycle est 4856 de l'ère juive (= 1096).

On remarque la vocalisation du mot hébreu qui transcrit le nom de ville Xante, latin *Xantae*. Des massacres ont eu lieu dans cette localité le vendredi 4 Tamouz 4856 (= 25 juin 1096), fait daté d'après le recueil des *Kreuzungsberichten* (*Quellen*, II, 123), par Salfeld[3]. En tête de la liste des martyrs se trouvent des émigrés de France, Mose Hacohen avec sa femme *Belet*, son fils *Eliacin* et sa fille *Ogia*. — Le nom suivant de localité, écrit parfois אילנער, a été heureusement identifié par le susdit savant; les massacres y ont eu lieu les jeudi et vendredi 3 et 4 Tamouz 4856 (= 24 et 25 juin 1096).

Fol. 120-123 : Deux « complaintes ou élégies de pénitence », par R. Méir ministre-officiant, composées à propos du repentir de « Ruben »; ce dernier n'est pas autrement désigné. Titre : סליחה מה״ר מאיר שליח ציבור בשוחר טוב במזמור

(1) Littéralement : « la cruelle décision (divine) de 856 ». Pour ces relations, voir N. Porges, *Revue d'études juives*, t. XXV, p. 181 et suiv.; t. XXVI, p. 183; t. XXVII, p. 317 et suiv.; t. XXXVII, p. 141.

(2) Selon le comput des chroniqueurs juifs, c'est l'an 3828 de l'ère juive = 68 de J.-C.

(3) *Das Martyrologium d. Nürnbergers Memorbuches*, p. 3, 17-18, 137.

תפלה למשה[1] תשב אנוש עד דכא כנגד ראובן שעשה תשובה. La seconde pièce est commentée par R. Eleazar b. Yom Tob Juda.

Fol. 132^b, sur la marge supérieure, le singulier passage suivant : אימור מידוני נפל פי׳ עם שיצתה מן המים נפלה ממנה על ידי נדנוד ונתנדנד הענין ונפל ולא עלתה לה טבילה. לשון ר׳ אברהם ב"ד ז"ל. R. Abraham b. David dit que lorsqu'à une femme, prenant un bain de purification rituelle, il arrive une « perte » (?), le bain ne compte pas.

Fol. 146^a, en travers de la page : שאילת חלום « consultation pour un [mauvais] songe ». Conjuration à l'ange סנדלפון[2] et à ses subordonnés, pour détourner de l'intéressé les fâcheuses impressions reçues en rêve.

Fol. 175-195, Énumération des préceptes positifs et des défenses, en 187 numéros. Les paragraphes 129 à 147 manquent, correspondant à deux feuillets environ. — Du dernier feuillet, déchiré en biais du haut en bas, il reste à peine la moitié d'une colonne. Il se termine par une citation אמר ר׳ חסדאי « R. Ḥasdaï dit », en gros caractères seuls lisibles. Les quatre derniers numéros sont des fragments.

PALÉOGRAPHIE.

Les caractères sont tracés en écriture rabbinique primitive, c'est-à-dire encore presque carrée; mais les lettres sont déjà cursives, par l'effet de la tachygraphie. Les א et les מ se ressemblent beaucoup : le א est un peu écrasé; la ligne médiale n'est plus oblique, mais arrondie en demi-cercle englobant la haste gauche, de façon à faire pressentir le א rabbinique, nommé parfois « א de Raschi », en forme de bonnet phrygien, ﬡ, d'où la haste droite s'est déformée en panache.

Le ל est pourvu d'un panache horizontal, presque à angle droit avec le col.

Le מ a le jambage droit assez long; celui de gauche équivaut à une virgule.

Le ע n'offre plus l'image des « deux *yeux* », mais ressemble un peu au פ. Enfin le ש, arrondi du bas et dont le demi-cercle ouvert du haut est pourvu seulement d'un point médial, — au lieu du trident régulier, — est un avant-coureur du ש rabbinique, ou ב renversé.

C'est donc un monument particulièrement intéressant pour ses détails de paléographie, que l'on trouve rarement aussi bien daté.

[1] *Ps.* XCI, 3. — [2] Pour le nom *συνάδελφον*, voir mon *Vocabulaire d'angélologie*, p. 313.

De même, en raison de la date du présent volume, une grande valeur s'attache aux divers textes qu'il cite du Talmud de Jérusalem; de telles citations éparses compensent, en partie, la disparition des manuscrits de ce Talmud. Pour l'édition critique du Jerusalmi, que publie maintenant l'imprimeur Luncz, il faudra collationner les passages suivants; les voici classés selon l'ordre talmudique, suivis de l'indication de leur place dans notre manuscrit :

I. Tr. *Berakhôth*, chap. II, § 7, édition de Venise ou de Krotoschin, fol. 5^{b}, milieu, qui débute par les mots אבל אסור ברחיצה (au manuscrit 1408, fol. 33^{a}). — *Ibid.*, V, 2, fol. 9^{b}, milieu. Début : בנינוה צריכין תענית (ici, fol. 86^{a}). — *Ibid.*, IX, 4, fol. 14^{a}. Début : שחיטה אימתי מברכין עליה ר׳ יוחנן אמר עובר לעשיתן (variante notable par rapport aux éditions).

II. Tr. *Rosch haschanah*, VII, 8, fol. 59^{c}. Début : ר׳ משרשיה אמר בכל הקרבנות נאמר חטאת ובעצרת לא כתיב חטאת (ici, fol. 71^{b}).

Tr. *Moëd qaton*, I, 6, fol. 80^{c}, milieu. Début : עושין נברכת במועד (ici, fol. 13^{b} à 14^{a}). — *Ibid.*, II, 3, fol. 81^{b}. Début : אלו היה לי מי שיומנה (ici, fol. 85^{b}, col. 1). — *Ibid.*, III, 1, fol. 81^{c}. Début : מבית השביה סברי למימר שהיה חבוש אצל גוים. — *Ibid.*, III, 4, fol. 82^{a}, au bas. Début : ר׳ חלבו ור׳ הונה בשם רב אמר חל שמיני שלו בשבת (ici fol. 25^{b}). — *Ibid.*, III, 5, fol. 82^{b}, vers le bas. Début : ארוסין חבריא והבלנין (ici, fol. 17^{a}, col. 4). Comme les éditeurs modernes n'avaient pas compris le mot והבלנין, mot d'emprunt latin, *Balnearii* (gens de bains), ils ont substitué וקבליו, qui n'a pas de sens dans cette phrase. — Même paragraphe, fol. 82^{c}, en haut. Début : הרי שמפנין אותו מקבר (ici, fol. 34^{h}, col. 1). — *Ibid.*, fol. 82^{d}, au bas. Début : רב המכת אחתיה (ici, fol. 22^{b}). — *Ibid.*, fol. 83^{c}, au bas. Début : ר׳ יהודה דקיסרין, non אידי (ici, fol. 81^{c}, col. 1). — *Ibid.*, III, 8, fol. 83^{d}, vers le bas. Début : על כל המתים אסור לילך בסחורה (ici, fol. 24^{a}).

Tr. *Hagigha*, I, 8, fol. 76^{d}. Début : ר׳ אבהו בשם ר׳ יוחנן כל האסורין שריבה עליהן שוגג מותר במזיד אסור. Cette citation est suivie de l'indication du צפנת פענח, à titre de référence d'ouvrage d'où le compilateur a tiré ce passage (ici, fol. 85^{c}).

III. Tr. *Nedarim*, VIII, 2, fol. 40^{d}. Début : נדר להתענות ושכח ואכל איבד תעניתו (ici, fol. 85^{c}).

IV. Tr. *Schebouoth*, IV, 1, fol. 35^{b}. Début : מניין שלא יהו הדיינים קרובין לנידונים (ici, fol. 85^{b}).

Il y a d'autres passages que nous n'avons pu identifier. Seraient-ce des textes inédits, inconnus ?

On voit, en somme, combien les *Collectanea* du présent manuscrit enrichissent maintes branches de la littérature générale.



